

Jacques Jouet

Poèmes de métro

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Qu'est-ce qu'un poème de métro?

J'écris, de temps à autre, des poèmes de métro. Ce poème en est un.

Voulez-vous savoir ce qu'est un poème de métro? Admettons que la réponse soit oui. Voici donc ce qu'est un poème de métro.

Un poème de métro est un poème composé dans le métro, pendant le temps d'un parcours.

Un poème de métro compte autant de vers que votre voyage compte de stations moins un.

Le premier vers est composé dans votre tête entre les deux premières stations de votre voyage (en comptant la station de départ).

Il est transcrit sur le papier quand la rame s'arrête à la station deux.

Le deuxième vers est composé dans votre tête entre les stations deux et trois de votre voyage.

Il est transcrit sur le papier quand la rame s'arrête à la station trois. Et ainsi de suite.

Il ne faut pas transcrire quand la rame est en marche.

Il ne faut pas composer quand la rame est arrêtée.

Le dernier vers du poème est transcrit sur le quai de votre dernière station.

Si votre voyage impose un ou plusieurs changements de ligne, le poème comporte deux strophes ou davantage.

Si par malchance la rame s'arrête entre deux stations, c'est toujours un moment délicat de l'écriture d'un poème de métro.

I. Poésie

1

Le premier vers sera brûlé pour commencer d'affirmer une première conviction :

si le poème de métro convient pour parler savamment, d'expérience, de la poésie,

c'est que le tic tac extérieur contre quoi fait le dos rond le discours est assez également représenté par le temps de la traversée des tunnels entre deux stations.

Cette alternance régulière de l'ombre par la fenêtre et de la lumière rime assez avec les rayures du zèbre quand il se dresse sur ses pattes arrière, noir, blanc, l'empilage des vers et des interlignes, vibration, silence dans le temps de mise en voix que j'anticipe, du mardi 28 novembre

prochain. Je suis en train d'écrire avec une certaine exaltation, plus que n'importe quelle que j'ai connue dans d'antérieurs poèmes de métro, risque d'avoir, le poème, à le prononcer en public et conscient que les bienfaits du recul et de la correction ici, dans une large mesure, impossibles et non souhaitables

trouveront leur exact équivalent dans l'énergie de la contrainte de situation.
J'ai toujours à l'esprit que le nombre de vers de ce poème est déterminé par
le point prévu de ma destination :
le dernier vers, ce n'était pas calculé, mais ça me va, est transcrit sur le quai
de la station LA MUETTE.

2

Le poème d'hier squattait le temps d'un parcours inévitable et nécessaire.
Le parcours d'aujourd'hui n'a pas d'autre raison que la nécessité du poème.
Le hasard apparent de LA MUETTE d'hier
est à rappeler positivement pour continuer à parler de la poésie
qui pourrait être au moins aussi justement que l'armée dénommée la
Grande Muette
pour ce que le poème, parmi tous les usages de la langue
est le seul qui soit capable de parler pour de simples prunes
tout en ne craignant pas de prendre à bras le corps l'énigme de la traduction
de ce qu'est la saveur d'un fruit.

Que voilà bien bonne justification d'ordre quasi civique,
vider la langue à son extrême et la remplir à son extrême,
la goutte fondante qui fait régner le vide et la gonflante qui fait déborder le vase,
bée et chante,
alternativement ou simultanément,
s'il est possible de concevoir qu'un plat plantureux creuse les estomacs.
Les excuses que profère le vendeur d'un journal de sans-abri
prennent fermement le pas sur l'étroitesse de ma réflexion.
Je laisse passer cette averse répétitive de réel en rentrant un peu la tête dans
mes épaules.

Mais le vers a du mal à s'en ébrouer.
Il est plus probable qu'il s'imbibe.

Si la langue, dans la poésie, regarde dans les yeux le rythme,
les marches taillées de l'escalier selon des règles,
les excuses du vendeur de journaux ou les titres du journal du soir
existent, pour une part presque totalement négligée, contre le diapason du
poème,
futile nécessaire raison d'être commune
qui fait douter bientôt duquel est duquel le diapason.
Entre chacune des unités superposables de la poésie, les vers,
il y a du vide occupable par l'air ambiant,
l'air et toutes les autres paroles qui ne sont pas de la poésie
parce qu'elles relèvent du chaos des trajets qui se croisent de façon aléatoire.
Poésie disciplinaire.

3

La poésie n'est pas naturelle, n'a pas la main verte et n'a, d'ailleurs, pas de
mains.
La poésie est artificielle comme rien d'autre au monde n'est artificiel.
La poésie est tellement artificielle que trop c'est trop et qu'on arrive à peine
à le croire.
Le naturel, la poésie s'en éloigne au galop.

4

À tous ceux qui ne demandent rien à la poésie, pourtant la poésie demande
quelque chose, se demande si, non contente de sa modeste ténacité, elle n'a
pas à franchir, plus volontaire,

les barrières Vauban mentales disposées par la police des mœurs contemporaines.

Il y a des failles par où glisser la lame oxydable du poème de proximité.

La vertu proclamée d'un métier de la marge m'apparaît comme un antipathique accès de bouderie sociale.

Je n'aime pas l'idée que la poésie est pure, propre et innocente, inappliquée, inapplicable, ou extérieure à la littérature.

Le poème n'a pas à craindre de se laisser composer sur un t-shirt, le poète d'être rémunéré à la quantité de vers.

Passez les commandes.

5

Au cœur des mots *poésie*, *poète* et *poème*, comme au cœur aussi d'ailleurs du mot *théâtre*,

il y a un hiatus « ohé ! » ou « ohè » où la bouche bée son vide en crachant du plein.

Donc le mot ressemble assez à ce que je cherche à lui faire dire, encore que le vomissement des deux voyelles enchaînées *poaaaaïïme* puisse n'échapper pas à quelque ridicule, comme Antoine Vitez affectionnait de dégueuler *le théââââtre*

en s'en gargarisant avec exagération.

Le métro du dimanche soir est un métro exagérément lent.

J'aimerais tellement ajouter – ajouter et prouver – que la poésie a à voir avec le rire,

au moins autant qu'avec n'importe quelle autre propriété de l'homme... poésie mon jeu, mon rire, ma méditation et mon outil pour correspondre,

j'ai bien dit « correspondre », au sens postal du terme avec l'adresse et le timbre, je n'ai pas dit « pour communiquer »,
le poème adressé choisissant un destinataire avant tous les autres.
J'écris alors en même temps à une femme et à toute la poésie,
à un groupe rassemblé et aux oreilles de toute la poésie.

6

Ce soir, je commence le poème en ne parvenant à m'intéresser qu'au bruit de l'accélération de la rame.

Au rythme des stations est venu se superposer le rythme des jours :
un poème de métro tous les jours, depuis quelques jours, et pour quelques jours encore,

la surprise prouvant la réalité de la permanence de l'inspiration,
seule possibilité d'annihiler vraiment le concept d'inspiration.

Le poème de métro a, par exemple, pour indiscutable effet de me faire écrire des vers beaucoup plus longs qu'à mon habitude,
comme s'il y avait volonté de repousser au plus loin possible des lèvres la coupe,
tandis que j'ai, alternativement, envie que le temps entre deux stations suspende un peu ou accélère au contraire son vol.

La demande d'une petite pièce et le « Marcher d'un grave pas et d'un grave sourci » de du Bellay affiché sur le quai
croisent le fer, une fois encore, à ce point d'intersection des destins de la société libérale.

À ma droite, le pont Charles-de-Gaulle en construction; à ma gauche la morgue,

le chantier épique dont est capable le poème et l'entonnement d'une épitaphe...
il n'est pas de réalité avec laquelle le poème ne puisse boxer

de même qu'il n'y a pas un seul mot d'une langue qui ne soit pas dans la poésie, fût-ce un sigle, un nom propre ou une agacerie de piètre mode.

« Abattement » est un mot de la poésie et de la fiscalité sans qu'il soit besoin même de jouer sur les sens différents.

7

Il serait extravagant de penser que la poésie, parce que je la sors dans le métro comme une nièce en visite, se désenkysterait d'un coup de baguette magique et si tant est que sa marginalité incontestable soit effectivement un kyste.

Un énorme chien, sur le quai, dont je ne connais pas la race, porte certes une muselière

mais il la porte en sautoir, et je pense à la poésie parlant dont la muselière ne serait pas ajout externe de censure, mais un organe aussi topique pour la définition de l'espèce que la couple de cornes inégales chez le rhinocéros d'Afrique

ou que les dizaines de javelots miniatures plantés sur le dos du porc-épic. Comment aimer sans inquiétude le discours qui ne rêve à demi que de faire l'éloge du silence?

Comment se frotter simplement au vif qui se souvient à tout instant qu'il aura été mort?

Le caractère implacable de la pensée de la poésie peut engendrer plus souvent qu'à son tour la mélancolie, et pourtant les seins de la belle songeuse, à quelques centimètres de la tête de mort décharnée,

n'ont aucune raison de se laisser transformer, de ce simple fait, en seins indésirables ou de deux mains inenrobables.